

Misreading Svechin : Attrition, Annihilation and Historicism

David R. Stones

L'érudition moderne accorde à juste titre aux théoriciens militaires soviétiques un grand crédit pour leur rôle central dans le développement des concepts modernes de guerre mécanisée et d'art opérationnel. Dans le même temps, ceux qui étudient la pensée militaire ont ressuscité l'officier impérial russe et théoricien soviétique Aleksandr Andreevich Svetchine (1878-1938) de l'obscurité imméritée. Svetchine, historien et penseur qui a comblé le fossé entre la Russie impériale et l'Union soviétique, occupe une place de choix parmi les théoriciens soviétiques pour l'ampleur et la nature systématique de son approche, évitant l'application mécanique et doctrinaire du marxisme qui afflige certains de ses contemporains comme le brillant et ambitieux Mikhaïl Nikolaïevitch Toukhatchevski. L'œuvre de Svetchine, en particulier telle qu'elle est exposée dans des œuvres monumentales telles que *Stratégie et Histoire de l'art militaire*, se rapproche de *De la guerre* de Carl von Clausewitz dans sa portée et sa perspicacité.

L'ironie, cependant, est que Svetchine n'avait presque rien à dire sur la guerre mobile qui est devenue la contribution de l'Union soviétique à la pensée opérationnelle. Bien que Svetchine ait joué un rôle central dans la formulation de la définition de la guerre opérationnelle en tant qu'étape intermédiaire entre la tactique et la stratégie, ses années les plus productives se sont terminées avant que les véhicules blindés et les avions n'atteignent le niveau de développement qui nécessitait des approches fondamentalement nouvelles du champ de bataille. Il s'est retrouvé impliqué dans une campagne soviétique contre d'anciens officiers militaires tsaristes au début des années 1930, et a été exécuté en 1938 lors de la purge de Joseph Staline contre le corps des officiers de l'Armée rouge. En conséquence, sans que ce soit de sa faute, et malgré toutes ses vertus en tant que penseur militaire, la carrière de Svetchine en tant que théoricien était terminée trop tôt pour consacrer beaucoup de temps ou d'attention aux problèmes de la guerre mobile et mécanisée. Les idées soviétiques fondatrices sont apparues dans les travaux de théoriciens plus jeunes tels que *Le caractère des opérations de l'armée contemporaine* de V. K. Triandafillov et *L'évolution de l'art opérationnel* de G. S. Isserson. Parce que les œuvres de Svetchine appartiennent généralement à une ère technologique antérieure, les chercheurs ont souvent manqué l'essence réelle de sa pensée militaire. En particulier, l'étendue de la pensée de Svetchine a souvent été réduite à des évaluations étroites centrées sur des questions limitées et schématiques : quelle approche de la stratégie militaire est supérieure – l'anéantissement ou l'attrition ? Attaque ou défense ? Trop d'érudits ont vu Svetchine comme un adepte résolu de l'attrition ou des stratégies défensives, manquant le véritable message de son travail. Svetchine était au fond un penseur évolutionniste, qui considérait que l'art militaire proprement dit changeait toujours avec l'environnement et les circonstances. Contrairement à sa perception en Occident d'avocat de l'attrition, ou de stratégies défensives, Svetchine considérait que juger un type de stratégie comme intrinsèquement supérieur à un autre était le comble de la folie.

Bien que certains chercheurs notent à juste titre la subtilité et la complexité des opinions de Svetchine, et ne le dépeignent pas comme un défenseur unilatéral de l'attrition, il a été massivement caractérisé dans la littérature universitaire et professionnelle occidentale comme un partisan de l'attrition comme la base appropriée de la stratégie et de la tactique. Svetchine était un admirateur

inconditionnel de l'historien militaire allemand Hans Delbrück (1848-1929), et a adopté la distinction de Delbrück entre une stratégie qui tentait d'obtenir la victoire par étapes progressives, drainant et épuisant l'ennemi par l'usure (*Ermattungsstrategie*) et une stratégie de victoire par un effort rapide et écrasant d'anéantissement (*Niederwerfungsstrategie*). Le mot habituel de Svetchine pour désigner l'attrition est *izmor*, du verbe *morit'* (épuiser, drainer). Un terme moins courant pour le même concept est *istoshchenie*, du verbe *istoshchit'* (émacier, épuiser). Svetchine a mis en balance l'attrition et sa stratégie compensatoire de destruction ou d'anéantissement. Le mot de Svetchine ici est *sokrushenie*, de *krushit'* (briser, détruire). Le large consensus sur le plaidoyer unilatéral de Svetchine en faveur de l'attrition commet l'erreur d'adopter une stratégie que Svetchine soutenait effectivement pour les circonstances limitées et particulières de l'Union soviétique dans les années 1920 (et même ici, son point de vue est plus nuancé que souvent présenté) et de généraliser à partir de ce jugement particulier et nuancé à l'affirmation qu'elle représente plus largement les vues de Svetchine sur l'art militaire. L'image de Svetchine en tant que partisan de la défense et de l'attrition plutôt que des stratégies offensives d'anéantissement s'est avérée remarquablement persistante.

Pour être clair, cet essai soutient que Svetchine n'a pas en fait préconisé la suprématie de l'attrition sur la destruction. Au lieu de cela, Svetchine a présenté l'attrition et la destruction comme deux approches différentes des opérations militaires, dont l'une pourrait être supérieure à l'autre en fonction des circonstances concrètes du moment. L'attrition et la destruction étaient, pour Svetchine, des opposés en tension constante, l'équilibre précis entre eux variant en fonction du terrain, de la main-d'œuvre, de la technologie et de la politique. À un moment donné, dans des circonstances particulières, comme en Union soviétique dans les années 1920, l'attrition pouvait être supérieure à l'anéantissement. Dans d'autres circonstances, cette relation aurait pu changer et l'a fait. Les études de Svetchine sur l'histoire militaire et les théoriciens militaires du passé tentent d'élucider cet équilibre changeant des stratégies au fil du temps. Ses propres travaux théoriques soulignent la nécessité d'une sensibilité attentive à la réalité concrète. Enfin, l'analyse de Svetchine lui-même du passé militaire récent de la Russie, en particulier de l'offensive de 1916 du général russe Alexeï Broussilov, révèle qu'il était un partisan de stratégies audacieuses de destruction, du moins dans les circonstances appropriées.

Svetchine et les Marxistes

D'une manière générale, les sources soviétiques ne sont pas tombées dans le piège de lire Svetchine comme un défenseur unilatéral de l'usure. En 1966, N. Pavlenko appréciait pleinement la mise en balance minutieuse par Svetchine des avantages et des inconvénients de tous les modes de guerre, et la dépendance des circonstances de l'approche appropriée à un moment donné. Le centenaire de la naissance de Svetchine a donné lieu à un essai élogieux de A. Ageev dans le *Military-Historical Journal*, qui a concédé que les œuvres de Svetchine n'étaient « pas au sens le plus strict du terme marxiste, » mais a applaudi leur érudition et leur perspicacité, ainsi que la capacité de l'auteur à surmonter en grande partie son malheureux milieu bourgeois. Le *Stratégie* de Svetchine a été étudiée dans l'enseignement supérieur militaire soviétique jusqu'à son remplacement au début des années 1960 par le *Stratégie Militaire* de V. D. Sokolovskii. Bien qu'Ageev ait critiqué l'adoption par Svetchine des catégories d'attrition et de destruction de Delbrück, il ne voulait pas dire que Svetchine avait mis l'accent à tort sur une forme plutôt qu'une autre, mais que la division même entre les concepts était trop scolastique et artificielle (pour la défense de Svetchine, il voyait clairement la nécessité d'une flexibilité dans le choix de la stratégie). L'*Encyclopédie militaire soviétique* de 1979 a accordé à Svetchine une entrée brève mais positive, notant sa transition d'officier impérial à théoricien soviétique, et jugeant que son travail était marqué par sa « richesse de matériel factuel, l'ampleur de la présentation des questions et son analyse profonde, et conserve à ce jour sa signification intellectuelle », et ne prétendant pas qu'il était partisan d'un type particulier de guerre.

Lorsque Mikhaïl Gorbatchev a pris le pouvoir au Kremlin en 1985, les réformateurs militaires ont exhorté à repenser fondamentalement la doctrine militaire soviétique, qui avait longtemps été biaisée en faveur de l'action offensive. Ces nouveaux penseurs ont poussé à une orientation plus défensive dans la politique militaire soviétique, en utilisant des exemples historiques et des théoriciens pour étayer leur cas. Andreï Kokochine et V. Larionov, par exemple, ont utilisé la bataille de Kursk en 1943 pour plaider en faveur de l'opportunité d'une stratégie défensive. Kokochine, l'un des rares civils à occuper des postes élevés au ministère de la Défense à l'époque de Gorbatchev et d'Eltsine, a fait appel à Svetchine, étant donné les vues plus équilibrées de Svetchine sur la relation entre l'attaque et la défense, afin de justifier une doctrine et une structure de forces plus défensives. Même lorsqu'il employait Svetchine pour faire valoir un point politique, Kokoshin n'a pas tenté de le transformer en un défenseur inconditionnel de l'attrition ou de la défense. Tout en notant le plaidoyer de Svetchine en faveur d'une stratégie d'usure pour l'Union soviétique dans les années 1920, Kokoshin s'empessa de souligner que, contrairement à ses contemporains (qui étaient trop confiants dans les vertus de l'offensive), Svetchine « considérait l'attaque et la défense dans leur unité dialectique ».

Qu'est-ce qui explique cette divergence de points de vue – que les Occidentaux voient Svetchine comme un partisan de l'attrition alors que les Soviétiques et les Russes le trouvent beaucoup plus équilibré ? La réponse réside peut-être dans l'influence en Occident d'un homme, l'un des rares Soviétiques à condamner Svetchine comme partisan de l'usure : le théoricien et commandant Mikhaïl Toukhatchevski. La mort de Toukhatchevski aux mains de Staline lors de la purge du haut commandement de l'Armée rouge en 1937 a fait de lui un martyr, mais ses talents incontestables et son exécution injustifiée ne doivent pas cacher un côté plus sombre de son caractère. L'ironie, c'est que Toukhatchevski était parfaitement disposé à utiliser des calomnies politiques vicieuses et des attaques idéologiques pour faire avancer sa propre position et sa carrière. C'est exactement ce qu'il a fait à Svetchine, et les vues occidentales de Svetchine en tant qu'opposant aux stratégies offensives de destruction sont assez similaires à certaines attaques de Tukhachevskii contre Svetchine dans les années 1920. Dans son introduction à une édition russe de *l'Histoire de l'art de la guerre* de Delbrück, Toukhatchevski a détourné le sauvage Svetchine en tant que disciple « sincère et inconditionnel » de Delbrück. Il affirma que Svetchine considérait « la guerre par usure comme une nécessité historique » et le condamna comme un sympathisant impérialiste. Les vues de Svetchine, selon Toukhatchevski, étaient si bizarres qu'elles ne pouvaient s'expliquer que comme des efforts délibérés pour saper les défenses soviétiques : *« La position [de Svetchine] est si absurde, si scolastique, qu'elle nous oblige à nous poser la question: qu'est-ce qui se cache exactement derrière ces fleurs exotiques de la fantaisie, quelle est sa véritable essence, recouverte par ces conceptions théoriques ? La réponse est que le leitmotiv fondamental de la stratégie de Svetchine, au-delà de son incompréhension de l'utilisation du matérialisme dialectique, est de s'incliner devant la force et la stabilité du monde capitaliste et d'élever la forme de la période positionnelle de la guerre impérialiste en une « vérité éternelle » sans tenir compte des développements techniques et sociaux ultérieurs. »* Svetchine était, par essence, « un conduit pour l'influence de l'idéologie bourgeoise sur la théorie de l'art militaire ».

Cet essai ne se contente pas d'affirmer que Toukhatchevski avait tort et qu'il est incorrect de voir Svetchine comme un partisan de l'usure. Au lieu de cela, il cherche à expliquer pourquoi ce point de vue est incorrect, une explication qui nous aide également à comprendre les attaques vicieuses des contemporains bolcheviks de Svetchine. Svetchine n'a pas respecté les normes bolcheviques de rectitude idéologique parce qu'il était un penseur évolutionniste au lieu d'un penseur proprement *dialectique*. Bien que cette distinction puisse sembler à première vue subtile au point d'être insignifiante, elle avait une réelle signification dans l'environnement de l'Union soviétique de Joseph Staline. Il est assez frappant de constater que l'évolution (en russe, *evoliutsiia*) apparaît à maintes reprises dans les écrits de Svetchine et dans les titres de ses œuvres importantes.

Son œuvre majeure sur l'histoire militaire est l'*Évolution de l'art militaire* ; sa meilleure évaluation des penseurs précédents est l'« Évolution des théories stratégiques » ; son analyse de la stratégie de la Russie pendant la Première Guerre mondiale est « l'évolution du déploiement stratégique ». En utilisant ce terme, cependant, Svetchine n'était pas un penseur évolutionniste au sens darwinien. Il n'y avait pas de parallèle dans sa pensée avec la lutte des individus et des espèces pour survivre et se propager. Par évolution, Svetchine entendait des changements lents et graduels en réponse à un environnement modifié (ayant ainsi des parallèles avec le darwinisme), mais un environnement modifié par la politique, l'économie et la technologie dans le cas de la guerre. L'approche appropriée de la guerre à un moment et dans des circonstances particulières pourrait être tout à fait inappropriée à un autre moment et dans une autre circonstance. Pour Svetchine, le défaut essentiel de beaucoup trop de théoriciens et de généraux était leur incapacité à reconnaître que les temps et les conditions avaient changé, et que la stratégie et la tactique devaient changer avec eux. Pour Svetchine, la constante indéniable était donc qu'en temps de guerre, il n'y avait pas de constantes ; tout a toujours changé.

Bien avant que la Révolution russe n'oblige politiquement les penseurs russes à adopter le marxisme et les approches dialectiques, Svetchine reconnaissait l'inapplicabilité des lois générales. En 1907, il écrivit

« Les grands commandants, comme tous les praticiens qui ont réussi, étaient avant tout des fils de leur époque. À l'époque de Napoléon, il serait fatal d'imiter les techniques de Frédéric le Grand, et maintenant l'application des techniques de l'époque de Napoléon ne mènera qu'à l'échec. Une action réussie doit d'abord être appropriée au temps et au lieu, et pour cela elle doit être en accord avec les conditions contemporaines. Si nos intelligences ne changent pas en correspondance avec les progrès de l'art militaire, si nous restons figés jusqu'à un point et nous nous inclinons devant des lois immuables, nous perdons peu à peu de vue l'essence des choses. Les idées profondes deviennent des préjugés nuisibles. »

Exprimée en termes de changements constants en réponse à des circonstances modifiées, l'approche de Svetchine partage le matérialisme du marxisme : le concept selon lequel les conditions matérielles sont fondamentales pour le comportement humain et les institutions humaines. Comme Marx lui-même en a exprimé l'idée,

« Dans la production sociale de leur vie, les hommes entrent dans des rapports déterminés, indispensables et indépendants de leur volonté, rapports de production qui correspondent à un stade déterminé de développement de leurs forces productives matérielles. La somme totale de ces rapports de production constitue la structure économique de la société, la base réelle sur laquelle s'élève une superstructure juridique et politique et à laquelle correspondent des formes déterminées de conscience sociale. Le mode de production de la vie matérielle conditionne le processus de vie sociale, politique et intellectuelle en général. Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur être, mais, au contraire, leur être social qui détermine leur conscience. »

Rien dans cet accent mis sur la réalité matérielle n'était en contradiction avec les propres vues de Svetchine, et sous les Soviétiques, Svetchine a tenté d'harmoniser ses croyances avec le marxisme dans la mesure du possible. Il s'est efforcé de s'attaquer à l'idéalisme militaire, c'est-à-dire à la croyance qu'un meilleur moral ou un meilleur esprit combatif pouvait et devait surmonter les réalités matérielles du nombre, de la technologie et de la tactique. Il attaqua sauvagement le général tsariste et historien militaire A. M. Zaionchkovskii en le qualifiant d'« ultra-idéaliste » pour sa négligence des facteurs matériels concrets dans la guerre.

Mais malgré toute l'acceptation par Svetchine du changement à travers le temps à la suite de conditions matérielles changeantes, il n'était pas marxiste et a été correctement reconnu comme tel par ses contemporains soviétiques et ceux qui sont venus après eux. Certes, une grande partie des critiques de Svetchine par ses contemporains soviétiques étaient évidemment injustes. Comme un Soviétique l'a souligné plus tard, Svetchine avait même été attaqué pour le péché d'avoir étudié l'histoire dans l'ordre chronologique. Mais aussi vicieux que soit son ton, une grande partie de

L'œuvre soviétique a noté avec précision l'approche fondamentalement non marxiste de Svetchine. Mikhaïl Toukhatchevski a déclaré catégoriquement que

« À l'époque de la NEP, Svetchine a entamé une sorte de « changement de panneaux indicateurs » [un mouvement parmi les intellectuels russes non marxistes pour accepter le régime bolchevique comme légitime], et certains considéraient que Svetchine essayait de devenir un peu marxiste. Bien sûr, cela ne pourrait être que la plus grande erreur. Svetchine n'était pas marxiste et n'a jamais eu l'intention de l'être. Si Svetchine a été obligé, en se déguisant, d'appliquer la terminologie marxiste, de revêtir un costume marxiste, c'est uniquement parce qu'autrement il lui aurait été impossible de promulguer ses vues. »

Toukhatchevski a poursuivi en déformant les vues de Svetchine d'une manière injuste et irresponsable, mais il avait raison sur au moins un point : l'approche de Svetchine manquait des éléments clés de la pensée marxiste. D'une part, Svetchine n'avait pas un bon engagement bolchevique envers l'inévitabilité et la centralité de la révolution, et il a été réprimandé pour cela. Dans l'article de Svetchine sur la nécessité pour la Russie soviétique de se débarrasser des notions d'invulnérabilité géographique et climatique, les rédacteurs de *Military Thought and Revolution* ont noté que sa « position fondamentalement correcte » adoptait un « point de vue exclusivement géographique » et ne comprenait pas que « toute guerre contre l'URSS est une guerre contre la révolution prolétarienne, c'est-à-dire une guerre civile. L'issue d'une telle guerre sera conditionnée par la corrélation réelle des forces internationales [c'est-à-dire l'aide du prolétariat d'autres pays] par rapport à laquelle les succès territoriaux ne peuvent à eux seuls avoir une signification vitale. »

Intellectuellement, Svetchine a essayé de se présenter comme un marxiste, mais il n'a pas convaincu ses détracteurs soviétiques et, on a l'impression, il ne s'est pas convaincu lui-même. Il a proclamé son allégeance à la dialectique, mais il voulait dire quelque chose de tout à fait différent de la compréhension marxiste de la dialectique comme un processus téléologique de développement nécessaire vers une fin prédéterminée. Par dialectique, Svetchine avait à l'esprit l'affrontement productif, l'interaction et le déplacement qui en résulte entre les idées – dans le cas, l'attaque ou la défense, l'attrition ou l'annihilation. En 1930, par exemple, il a rejeté la logique bourgeoise formelle comme étant clairement inférieure au raisonnement dialectique. La logique formelle, traitant les catégories comme rigides et immuables, a sérieusement égaré les penseurs : « La vitesse d'évolution de l'art militaire que nous ressentons ne fait que souligner combien la dialectique pénètre dans toute la sphère des affaires militaires et en constitue l'essence, combien les méthodes de la logique formelle sont faibles lorsqu'il s'agit de discuter de l'art militaire et vers quelle voie dangereuse cette logique formelle peut nous détourner. » La pensée bourgeoise, a dit Svetchine, a tenté de réduire les questions militaires à des « principes éternels », mais ceux-ci n'existaient tout simplement pas.

Mais l'allégeance de Svetchine au changement et son aversion pour les principes éternels et invariables ne faisaient pas en soi de Svetchine un marxiste. Sa dialectique – en fait, un dialogue entre deux principes opposés – manquait d'un élément central de la pensée marxiste : sa directionnalité. La dialectique de Svetchine, comme l'évolution darwinienne, n'avait pas de but ou de fin fixe. Les circonstances matérielles ont changé et l'art militaire a changé avec elles, mais leur mouvement était une promenade aléatoire, non intentionnelle. Le marxisme, en particulier tel qu'il est interprété en Union soviétique, a vu un progrès vers le triomphe final du prolétariat et la révolution mondiale : en d'autres termes, l'histoire avait une direction. Comme l'a dit Staline en 1938, « la méthode dialectique soutient que le processus de développement doit être compris non pas comme un mouvement dans un cercle, non pas comme une simple répétition de ce qui s'est passé auparavant, mais comme un mouvement en avant, comme un mouvement vers le haut, comme une transition d'un ancien état qualitatif à un nouvel état qualitatif, comme un développement du simple au complexe, du bas vers le haut. » Svetchine avait une marge de manœuvre dans l'atmosphère un peu plus ouverte des années 1920, mais avec l'arrivée au pouvoir de Staline, les interprétations du marxisme sont devenues de plus en plus rigides et l'espace pour

des points de vue tels que celui de Svetchine a disparu. Svetchine ne partageait pas la confiance du marxisme dans la progression de l'histoire vers la révolution prolétarienne, et cela l'a blessé dans l'Union soviétique de Lénine et de Staline. Des décennies après la mort de Svetchine, lorsqu'il est redevenu sûr en Union soviétique de discuter de lui en termes raisonnablement objectifs, les historiens soviétiques l'ont reconnu comme un penseur incisif et un maître de son matériel factuel. Néanmoins, I. Rostunov, le principal historien soviétique de la Première Guerre mondiale, a constaté que Svetchine n'a jamais donné une « interprétation véritablement matérialiste » de l'histoire militaire.

Svetchine n'était en effet pas marxiste. Il a plutôt été décrit comme un historiciste, un peu comme Delbrück, que Svetchine admirait profondément et dont il a tant pris. Même à l'époque soviétique, Svetchine était très élogieux à l'égard des idées de Delbrück. Cet historicisme – l'insistance sur le fait que le passé doit être jugé selon ses propres termes, que chaque époque et chaque culture a sa propre nature et son propre ethos, que les idées et les valeurs ne peuvent pas être appliquées arbitrairement à travers la distance dans le temps – reposait sur le rejet par Svetchine des lois éternelles et immuables de la guerre. De la même manière, ces concepts sont également au cœur de son rejet de la supériorité ou de l'infériorité inhérente d'une forme de guerre sur une autre.

L'évolution de l'attrition et de l'annihilation

L'idée même qu'une forme de guerre puisse être considérée comme intrinsèquement supérieure va à l'encontre de la complexité et de la subtilité de la pensée de Svetchine, qui rejetait à chaque fois les approches rigides, doctrinaires ou unilatérales. En particulier, Svetchine a critiqué à plusieurs reprises les théoriciens précédents pour leur adhésion irréfléchie à une approche particulière, quelles que soient les circonstances ou les conditions. Cela dit, son approche des penseurs du passé n'était pas de les mesurer par rapport à une norme immuable de points de vue corrects ou incorrects, mais plutôt de savoir s'ils étaient capables de percevoir la réalité qui les entourait. « Il serait injuste », a-t-il dit, « si nous devons voir notre tâche dans la condamnation ou l'attribution de couronnes de laurier aux penseurs du passé. » En effet, l'étude systématique de l'histoire militaire n'avait de sens que dans un contexte de changement constant qui exigeait de l'ampleur et du recul. Un monde statique permettrait en effet le luxe d'analyser le monde tel qu'il était, puis de s'arrêter une fois parvenu à une conclusion universellement valable. Mais en réalité, « l'importance de l'histoire militaire augmente de manière colossale lorsque chaque mois qui passe nous oblige à rendre compte de nouveaux faits, changeant la base même de la conduite de la bataille – qu'il s'agisse du char d'assaut ou du mouvement révolutionnaire, de l'artillerie automotrice accompagnant l'infanterie, ou de la transition de l'agriculture individuelle à l'agriculture collective ». Il estimait que son histoire militaire avait de la valeur qu'elle donnait à une perspective et à une amplitude considérables, et ses interprètes soviétiques l'avaient reconnu. Rostunov a vu que Svetchine « n'a pas prétendu apporter son aide à la résolution de problèmes stratégiques ou tactiques concrets ». Au lieu de cela, l'histoire militaire devait « élargir le champ de vision des cadres militaires soviétiques, les armer de la connaissance du développement rationnel de l'art militaire, développer leur capacité de pensée militaire indépendante », ou comme l'a dit Kokoshin, « stimuler et développer la pensée indépendante », et non « présenter des règles et des recommandations prêtes à toutes les circonstances ».

Le travail culminant de Svetchine, *Stratégie*, expose diverses approches des opérations militaires. « Les actions militaires », écrit-il, « peuvent prendre diverses formes : destruction et attrition, défense et attaque, manœuvre et guerre de position. Chacune de ces formes influence de manière significative la ligne de conduite stratégique. » Le choix entre ces deux méthodes, cependant, n'est pas prédéterminé par la supériorité ou l'infériorité inhérente d'une approche particulière. Au lieu de cela, « la direction politique a l'obligation, après une consultation attentive avec les stratèges, de diriger l'action militaire sur le front vers la destruction ou vers l'attrition. La

contradiction entre ces formes est beaucoup plus profonde, plus importante et a des conséquences plus importantes que la contradiction entre l'attaque et la défense ».

La destruction/anéantissement est plus simple ; elle transforme les questions de stratégie en questions d'opérations : détruisez complètement les forces ennemies, et la stratégie devient superflue. D'autre part, il faut que le commandant fasse preuve d'une détermination extraordinaire pour reconnaître le bon moment pour agir et qu'il ait le courage moral d'agir. Cela met également l'armée qui cherche une victoire totale dans une position vulnérable, car l'échec de cette victoire la laissera étendue, à court de ravitaillements et susceptible de se détruire elle-même. L'armée ennemie elle-même doit être vulnérable à être prise au piège et complètement détruite, sinon elle pourrait se retirer hors du danger. Ainsi, le choix d'une stratégie de destruction est fondé sur des circonstances particulières : « Si les moyens disponibles sont totalement inadaptés à la situation donnée, alors il est nécessaire d'abandonner la destruction ». Ce qu'il faut retenir ici, cependant, c'est que Svetchine a présenté les conditions de l'utilisation ou du rejet d'une stratégie de destruction ; elle n'est pas intrinsèquement inférieure à l'attrition.

Parfois, l'attitude de Svetchine à l'égard d'une stratégie d'anéantissement est assez positive. Une stratégie de destruction, écrit-il, plutôt que de se battre de manière indécise avec un ennemi, « s'efforce d'éviter les clôtures et n'a qu'un seul moyen d'y parvenir : le développement constant et énergique de son propre coup dirigé vers le centre le plus vital de l'ennemi ; Plus notre propre poing est concentré et massif, plus tôt l'ennemi est obligé d'orienter ses propres actions sur les nôtres, c'est-à-dire, selon le vieil adage « nous dicterons des lois opérationnelles à l'ennemi ». L'attrition, en revanche, abandonne l'initiative. « Les coups limités par lesquels une stratégie d'usure est mise en œuvre », soutient Svetchine, « contraignent l'ennemi à un degré bien moindre » qu'une stratégie de destruction, et « l'ennemi a la pleine capacité de poursuivre son propre objectif dans ce jeu de déploiements opérationnels ». Cela dit, Svetchine a suggéré que les conditions modernes mettaient certains obstacles sur la voie de l'utilisation réussie de la destruction : la vitesse de la guerre moderne nécessitait des pauses opérationnelles pour permettre aux chemins de fer et aux réseaux d'approvisionnement de rattraper leur retard, tandis que la mobilisation totale de la société signifiait que des campagnes uniques, aussi réussies soient-elles, pouvaient ne pas épuiser la capacité d'un État à résister. Contrairement à la simplicité relative d'une campagne visant à la destruction totale et rapide d'un ennemi, Svetchine considérait qu'une stratégie d'attrition était complexe, compte tenu de l'éventail des moyens et des objectifs disponibles. Elle n'offrait pas le luxe de se concentrer exclusivement sur la destruction des forces principales d'un ennemi. Contrairement à l'idée que Svetchine croyait que l'attrition était intrinsèquement supérieure à la destruction, il soutenait plutôt que « le chemin difficile d'une stratégie d'usure, conduisant à la dépense de moyens bien plus importants qu'un court coup destructeur au cœur de l'ennemi, n'est généralement choisie que lorsqu'une guerre ne peut être terminée d'un seul coup. »

Alors que *Stratégie* présentait les idées théoriques et contemporaines de Svetchine sur l'attrition et la destruction, ses travaux plus orientés vers l'histoire considéraient également le changement et les équilibres changeants comme inhérents à la guerre, et résistaient à toute notion de supériorité inhérente à des modes de guerre particuliers. Au début de l'Europe moderne, Svetchine soutenait que la plupart des campagnes utilisaient l'attrition par la manœuvre ; comme Machiavel lui-même l'a noté, c'était plus sûr que de risquer la cause à l'incertitude de la bataille. Le grand Gustave Adolphe pouvait compter sur 10 000 nouvelles recrues par an, un nombre impressionnant pour le début des années 1600, mais loin d'être suffisant pour risquer une stratégie d'anéantissement. La destruction napoléonienne, aussi efficace soit-elle pour Napoléon, était tout simplement impossible pour les petites armées de l'Europe du XVIIe siècle. Ce n'est qu'une fois que les armées ont atteint la taille immense créée par la Révolution française que les commandants ont pu oser risquer les pertes catastrophiques qu'une bataille d'anéantissement pourrait produire. L'échec final dans la Grande Guerre du Nord (1700-1721) du roi Charles XII de Suède, un

commandant de champ de bataille doué, a été le résultat de sa tentative de poursuivre « une stratégie d'anéantissement dans des circonstances complètement inappropriées ».

La discussion de Svetchine sur la théorie militaire, comme sa discussion sur l'histoire militaire, a mis l'accent sur l'évolution au fil du temps. Prenons, par exemple, ses vues contrastées du théoricien anglais Henry Humphrey Evans Lloyd (1718-1783) et de l'Allemand Dietrich Heinrich von Bülow (1757-1807). Écrivant dans le milieu des guerres de cabinet et des armées relativement petites du XVIII^e siècle, Lloyd soulignait les limites des capacités des armées et la sagesse d'éviter la bataille et de laisser les problèmes d'approvisionnement et la maladie remporter la victoire par l'usure. Svetchine approuva l'approche de Lloyd non pas parce que l'attrition était intrinsèquement une meilleure stratégie, mais parce qu'elle était appropriée à l'époque et aux circonstances : la « théorie de Lloyd, conçue comme une théorie de la guerre de Sept Ans, était à bien des égards correcte pour les conditions de cette guerre ». Svetchine n'était pas aussi tendre avec Bülow, qui saisissait l'importance de la Révolution française et des nouvelles armées de masse que la révolution rendait possibles, mais qui n'en était pas moins marqué par la pensée géométrique du XVIII^e siècle. Il s'accrochait à l'attrition par la manœuvre comme la stratégie idéale, ne réalisant pas « l'évolution de l'usure de Frédéric, avec sa préférence pour la manœuvre, à la destruction de Napoléon, avec la victoire extraordinaire décisive dans la bataille. Les méthodes bien-aimées de Bülow étaient de flanquer les positions, d'offrir une menace aux communications ennemies, et d'autres moyens sans effusion de sang. C'est vrai pour certains stades d'usure, mais faire de ces positions un dogme... c'est bien sûr une erreur. » La stratégie d'anéantissement de Napoléon, en revanche, n'était appropriée et possible qu'à une époque d'armées de masse.

Le même historicisme allemand qui a façonné Delbrück avait auparavant formé Clausewitz, et Svetchine considérait clairement Clausewitz autant que Delbrück comme une âme sœur. Ce n'était pas seulement une question d'origine sociale en tant que professionnels militaires de l'Ancien Régime européen – après tout, Lénine lui-même admirait Clausewitz en tant que théoricien militaire, et de nombreux bolcheviks ont suivi son exemple. Le lien le plus important entre Svetchine et Clausewitz était leur appréciation commune de la complexité de la guerre en tant que phénomène social et, par conséquent, de l'impossibilité de la réduire à des vérités éternelles ou à des principes simples et universellement applicables. Le rôle du théoricien militaire n'était pas de prescrire, mais d'inculquer des habitudes de pensée claire. De l'avis de Svetchine, *« Si le XVIII^e siècle divisait la pratique de l'art militaire en bien et en mal, selon qu'elle correspondait ou non aux « principes éternels » du moment particulier, Clausewitz voyait que chaque époque avait ses propres conditions que toute approche particulière devait accommoder. La conduite de la guerre avant la Révolution française n'était ni mauvaise ni répréhensible, mais correspondait au caractère de son époque, déterminé par les conditions réelles. »* Alors que des penseurs moins importants se sont empressés de condamner les stratégies d'attrition du XVIII^e siècle, Clausewitz n'est pas tombé dans ce piège.

L'approbation de Clausewitz par Svetchine nécessitait un certain effort pour s'harmoniser avec la préférence claire de Clausewitz pour les stratégies de destruction. Comme l'a concédé Svetchine, Clausewitz « a dirigé tout son talent à caractériser la stratégie de l'anéantissement ; parmi tous les objectifs que l'on peut poursuivre en temps de guerre, Clausewitz a toujours souligné celui qui dominait tous les autres : la destruction de la force vitale de l'ennemi, et la nécessité de gagner non pas une bataille ordinaire, mais une grande victoire au moyen d'une attaque enveloppante ou d'une attaque sur un flanc tourné, ce qui seul permettrait la destruction pure et simple de l'ennemi. » Bien que Svetchine n'était pas aussi opposé aux stratégies de destruction et d'anéantissement qu'on le perçoit souvent, il considérait certainement l'attrition comme une stratégie viable et parfois préférable. Il a contextualisé le penchant de Clausewitz pour les stratégies d'anéantissement en réaction aux approches plus exsangues du XVIII^e siècle, mais a souligné la sensibilité de Clausewitz au contexte et aux circonstances :

« À l'instar de cette tradition de l'anéantissement napoléonien, que Clausewitz interprète pour les générations futures, il constate que la variété des circonstances concrètes est extraordinairement grande et que, dans chaque cas particulier, il est nécessaire de prendre une décision fondée non pas sur une position théorique, mais exclusivement sur les particularités caractéristiques de la situation concrète donnée. L'anéantissement n'est pas possible dans toutes les guerres, et on peut donc être forcé d'appliquer des méthodes d'action opposées. »

Svetchine l'a illustré par le travail de Clausewitz lui-même sur les plans d'urgence prussiens en cas de guerre avec la France. Lorsque la Prusse a bénéficié de l'avantage des alliés, Clausewitz a pensé en termes d'une poussée écrasante sur Paris. Lorsque les circonstances politiques n'étaient pas aussi prometteuses, Clausewitz planifia une campagne limitée pour occuper la Belgique puis passer sur la défensive.

Svetchine a été plus gentil qu'on aurait pu s'y attendre avec Antoine Henri Jomini (1779-1869), le principal rival de Clausewitz en tant que théoricien à la fin du XIXe siècle. L'approche géométrique rigide de Jomini et l'accent mis sur les stratégies d'anéantissement feraient, semble-t-il, de lui une cible facile pour Svetchine. Au lieu de cela, Svetchine a laissé entendre que Jomini pourrait être considérablement plus subtil que ses adhérents et détracteurs ultérieurs ne l'ont suggéré. Il a suggéré que ceux qui suivaient la tradition de Jomini allaient beaucoup trop loin dans ses idées :

« Les œuvres de Jomini ont poussé la pensée militaire vers la reconnaissance d'une stratégie napoléonienne d'anéantissement comme la seule correcte, et vers la condamnation des autres commandants dans la mesure où ils ne s'en tenaient pas au principe de l'anéantissement. Jomini lui-même, cependant, n'a pas commis une erreur aussi grossière. »

À mesure que Svetchine approchait de son heure, ses verdicts sur les théoriciens militaires continuaient à faire l'éloge de la flexibilité et de la sensibilité aux circonstances tout en condamnant le dogmatisme aveugle. Dans le contexte d'une discussion plus large sur Sigismund von Schlichting (1829-1909), Svetchine a fait valoir que le véritable « génie » d'Helmuth von Moltke (l'Ancien, 1800-1891) était « sa prise en compte des nouvelles conditions matérielles dans lesquelles exercer l'art militaire, et en conséquence le changement de ses méthodes », malgré les critiques qu'il a subies de la part de ses contemporains pour ne pas avoir été à la hauteur des normes napoléoniennes. Schlichting lui-même a été victime d'une rigidité excessive, ne parvenant pas à reconnaître et à s'adapter aux changements qui ont eu lieu après l'ère de Moltke l'Ancien.

En examinant le XXe siècle, Svetchine a en effet vu une tendance à la supériorité de l'attrition sur la destruction. Néanmoins, il ne considérait pas cela comme permanent, car le rythme des changements dans les affaires militaires ne faisait qu'augmenter. Dans *L'évolution de l'art militaire*, il écrit que « le rythme de l'évolution à notre époque s'est tellement accéléré qu'au cours d'une seule guerre, nous pouvons observer cette dynamique évolutive. La guerre mondiale et la guerre civile de ces dernières années représentent des phénomènes assez complexes ; l'art militaire, à divers moments, s'y trouvait à différents niveaux, et nous n'avons pas le droit de les regarder statiquement, comme quelque chose de déterminé et d'immobile. » De plus, certaines campagnes et guerres ont montré le potentiel continu de destruction. La guerre russo-turque (1877-1878) pour Svetchine a illustré les résultats positifs qui pouvaient découler de campagnes énergiques. Cela dit, la puissance et la capacité de l'État moderne, même s'il a créé les grandes armées qui avaient permis des stratégies de destruction dans l'ère qui a suivi la Révolution française, a donné aux armées une endurance et une capacité de survie colossales. Malgré l'accent que les plans mettaient généralement sur les affrontements initiaux à la frontière, « l'évolution de la vie contemporaine de l'État transforme de plus en plus le soldat au front en une avant-garde, dont le sort n'est qu'une partie de la lutte d'une nation ». La guerre de Crimée et la guerre de Sécession ont toutes deux montré l'importance des stratégies d'usure pour leur résolution finale. « N'est-ce pas, demandait Svetchine d'un ton rhétorique, que toute la technologie et l'économie contemporaines poussent vers une stratégie d'usure ? » Une discussion approfondie des possibilités de mobilisation des États

contemporains l'a amené à conclure à la « probabilité que les guerres futures, en particulier leurs premières étapes, soient du style de l'attrition ».

Svetchine a fait une remarque similaire en ce qui concerne la défense de l'Union soviétique elle-même. Comme l'a noté Jacob Kipp, Svetchine a plaidé en 1924 en faveur de la plus grande pertinence d'une stratégie d'usure pour défendre l'Union soviétique. En effet, Svetchine a attaqué le général tsariste et historien militaire A. M. Zaionchkovskii pour son incapacité à reconnaître comment les circonstances avaient changé, mais ce qui est significatif ici, c'est la manière dont Svetchine utilise des concepts évolutionnistes pour attaquer l'engagement de Zaionchkovskii envers une stratégie d'anéantissement :

« Le développement de l'État russe (et accessoirement, des autres États) a lentement augmenté sa préparation à une longue guerre : l'usure, pas la destruction. Ce processus a progressé de façon inaperçue, même pour les dirigeants de la réforme dans l'armée. Zaionchkovskii ne reconnaît qu'une stratégie d'anéantissement... mais l'évolution rigoureuse que l'auteur ne reconnaît pas lui présente un glissement vers l'usure dans les préparatifs russes de mobilisation. »

Pour Svetchine, la position de Zaionchkovskii, en refusant de voir les changements matériels qui dictent un changement de stratégie, « signifie rejeter l'évolution, s'incliner contre les moulins à vent, être un idéaliste incorrigible et mépriser la base matérielle de l'action ». Pour Svetchine, le vrai péché n'est donc pas l'adhésion à la manœuvre et à la destruction, mais le rejet des leçons offertes par la réalité matérielle.

Les détracteurs soviétiques de Svetchine, bien qu'heureux d'énumérer ses péchés, ne l'accusaient généralement pas de plaider en faveur de la supériorité universelle de l'usure. Lors de la séance de 1931 consacrée à une démolition systématique de son autorité, un certain Nizhechek, résumant les résultats des harangues, proclama : « Il est bien connu que Svetchine dans toutes ses œuvres pousse avec insistance son idée de la guerre par attrition comme le seul moyen possible de mener la guerre à notre époque stratégique », donc pas nécessairement en d'autres temps et dans d'autres circonstances. Même Toukhatchevski, malgré ses attaques impitoyables contre Svetchine, a concédé à ce stade que Svetchine n'était pas un partisan d'une stratégie d'usure en tout temps et en toutes circonstances. Au lieu de cela, « Svetchine considère que chaque époque correspond soit à une stratégie d'usure, soit à une stratégie d'anéantissement. En particulier, il porte cette théorie jusqu'à notre époque et dit que la guerre à l'époque impérialiste, et en particulier la guerre impérialiste de 1914-1918, s'est développée dans des conditions d'usure, que l'anéantissement était impossible, que ce n'est que par l'attrition qu'il était possible d'obtenir tel ou tel résultat... » Toukhatchevski ne l'a pas attaqué à ce moment-là pour son adhésion unilatérale à l'attrition en tout temps et en toutes circonstances, mais plutôt pour son adhésion à l'attrition alors que, selon Toukhatchevski, les conditions d'une action massive et décisive étaient effectivement présentes.

Il est profondément erroné de prendre les revendications limitées de Svetchine sur la supériorité de l'attrition dans le cas particulier de la Russie pour la première partie du XXe siècle, et de les lire comme des maximes générales de la supériorité universelle de l'attrition sur la destruction, ou de la défense sur l'attaque. Le travail créatif de Svetchine a été interrompu en Union soviétique au moment même où l'industrialisation commençait à fournir à l'Armée rouge les masses de chars et d'avions qui pourraient rendre possible une stratégie de destruction une fois de plus. En effet, il y a des indices alléchants que Svetchine commençait à voir comment la technologie changerait la nature de la guerre. En 1924, par exemple, dans « Illusions dangereuses », il a soutenu qu'il était insensé pour les décideurs politiques et les penseurs militaires soviétiques d'imiter leurs ancêtres russes et de présumer que « le territoire russe sans fin, offrant un large espace pour la retraite ; l'incapacité d'un ennemi étranger à atteindre le centre politique de la Russie ; et l'hiver russe, qui arrêtera toute invasion », rendirent ensemble leur pays invulnérable aux attaques. Pour se rendre à Moscou depuis la frontière occidentale, il faudrait occuper plus de 200 000 km² de terres, mais Napoléon avait réussi un tel exploit. « Nous devons garder à l'esprit,

écrivait Svetchine, que le télégraphe, la radio, l'aviation, les automobiles, toutes les technologies modernes sont de grands dévoreurs d'espace.»

Sur la question connexe de la supériorité de l'attaque sur la défense, ou vice-versa, Svetchine a maintenu une position nuancée assez similaire à ses vues sur l'attrition par rapport à la destruction. Bien qu'il ait été généralement enclin à considérer la défense comme plus puissante, ce point de vue a toujours dépendu de conditions technologiques, politiques et matérielles particulières. Bien que Svetchine ait attribué à Clausewitz l'idée que la défense était la forme de guerre la plus forte, Svetchine lui-même n'a approuvé cette position que de manière très nuancée. «Nous ne pensons pas, écrit-il, que la reconnaissance de la défense comme la forme de guerre la plus forte soit une erreur, du moins dans les conditions d'une Europe qui ne serait pas prise au milieu d'un soulèvement révolutionnaire. » La guerre révolutionnaire pourrait changer cette équation, car « à l'époque de la Révolution française, ses slogans faisaient de l'offensive la forme de guerre la plus forte », mais seulement jusqu'en 1805 environ. Même si cette déclaration sur le potentiel offensif de la guerre révolutionnaire ne reflète pas les véritables vues de Svetchine, mais a plutôt été dictée par sa position au service d'une Union soviétique ouvertement révolutionnaire, il n'en reste pas moins que la pensée de Svetchine voyait l'équilibre entre l'attaque et la défense changer à plusieurs reprises au fil du temps. Il ne voyait aucune raison pour des lois générales de la supériorité d'une forme sur une autre.

Une évaluation complète de Svetchine montre clairement qu'il considérait l'attaque et la défense comme intimement liées. Dans la discussion de Svetchine sur les idées de Clausewitz, ses points de vue nuancés sont clairs. Les actions offensives et défensives sont appropriées, la forme la plus puissante d'action militaire étant peut-être la défense suivie au bon moment d'une contre-offensive. Comme l'a dit Svetchine,

« Clausewitz considérait la défense comme la forme de guerre la plus forte, mais menée uniquement pour atteindre des objectifs négatifs, tandis que l'attaque est la forme la plus faible mais vise des objectifs positifs. Une étude de l'histoire confirme évidemment la rationalité de l'action défensive de la partie la plus faible. Stratégiquement, la défense permet l'utilisation des frontières et de la profondeur du théâtre, ce qui oblige l'attaquant à gaspiller de la force à occuper le territoire et à passer du temps à le traverser, tandis que chaque morceau de temps gagné est une victoire pour la défense. Le défenseur récolte ce qu'il n'a pas semé, car l'attaque est souvent stoppée par des données de renseignement erronées, de fausses rumeurs et de l'inertie. Au secours du défenseur viennent des troupes de deuxième et de troisième ligne : landwehr et milice. À chaque pas en avant, l'offensive s'affaiblit. Malgré la simplicité et la clarté de la pensée de Clausewitz, la majorité des écrivains d'avant la guerre mondiale adoraient l'offensive à tout prix et la prise d'initiative. En conséquence, ils ont conclu que Clausewitz s'était trompé sur ce point. Nous devons garder à l'esprit que Clausewitz n'entendait pas par défense l'inactivité passive, mais plutôt l'endurance du premier coup de l'ennemi, qui devrait, lorsque c'était possible, être suivi d'une forte riposte, d'un coup de réponse de la défense. La nécessité qu'indique Clausewitz, avec des forces suffisantes, de se fixer un but positif souligne clairement la nécessité de passer à l'offensive dès qu'une action défensive antérieure crée de notre côté une prédominance de la force. Une transition forte et soudaine de la défense à l'attaque, une riposte brillante – c'est la plus haute réalisation de l'art militaire. »

Les opérations offensives et défensives avaient chacune leur place, en fonction des circonstances et de l'objectif. Svetchine a décrit, par exemple, le théoricien militaire du XVIII^e siècle Henry Humphrey Evans Lloyd comme supérieur, mais attribuait ces points de vue aux circonstances particulières de l'époque de Lloyd : de petites armées et des frontières stables. La question ultime était politique : « nous faisons la distinction entre les opérations offensives et défensives selon que la stratégie avance un objectif positif ou négatif pour l'opération. » Cette décision dépend à son tour des circonstances : « La poursuite d'objectifs négatifs, c'est-à-dire une lutte pour la conservation, exige généralement moins de dépenses de forces et de ressources que la

poursuite d'objectifs positifs, c'est-à-dire une lutte pour saisir, pour avancer. Le côté le plus faible, naturellement, se tournera vers la défense. » Le choix du moyen de défense n'est pas intrinsèquement supérieur, mais il dépend plutôt autant des circonstances que le choix de l'attrition. « Pour que la défense réussisse », écrit Svetchine, « nous devons être capables de perdre du territoire, et nous avons besoin de voir le temps jouer en notre faveur. » Alors que les grands États ont plus de territoire à perdre, Svetchine ne saute pas à la conclusion que des États comme la Russie devraient naturellement choisir la défense stratégique. Il faut en outre avoir « un gouvernement décisif et une position intérieure forte afin d'avoir la possibilité de faire face aux pertes matérielles liées à une offensive ennemie et de forcer le temps à jouer en notre faveur [...] ». De même, Svetchine considère que le choix de la guerre de position par opposition à la guerre de manœuvre est dicté par des objectifs politiques et non par la supériorité inhérente d'une forme de guerre sur une autre. Les objectifs positifs produisent la guerre mobile ; les objectifs négatifs produisent une guerre de position. Les guerres de coalition ont tendance à devenir des guerres de position, car chaque partie cherche à réduire ses propres dépenses d'effort et à se débrouiller avec ses partenaires. Une mauvaise préparation à la guerre produit une guerre de position.

Svetchine et Broussilov

Ce qui a précédé devrait démontrer que Svetchine n'était pas l'adepte rigide de l'attrition qu'il semble trop souvent être dans la littérature occidentale. On pourrait objecter, cependant, que les arguments généraux de Svetchine sur l'utilité des campagnes offensives, ou des tactiques de destruction ou d'anéantissement, sont inutiles si, dans son propre contexte contemporain, la Russie du début du XXe siècle, il considérait l'attrition seule comme une option réaliste. Se pourrait-il, en d'autres termes, que son ouverture philosophique à d'autres approches n'ait aucun sens si, en termes pratiques, il considérait que les seules options de la Russie étaient une guerre défensive basée sur l'attrition ?

Le problème avec cette approche est que Svetchine a publiquement approuvé et préconisé des tactiques russes agressives et des offensives risquées au service d'une campagne d'anéantissement. Il s'agit de l'offensive de Broussilov de 1916, une attaque lancée par le front sud-ouest de l'armée impériale russe sous le commandement du général Aleksei Alekseevich Broussilov contre les Allemands et les Austro-Hongrois dans l'Ukraine actuelle. Le leadership novateur et les innovations tactiques de Broussilov ont produit un succès retentissant, le plus grand succès de la Russie tsariste de la Première Guerre mondiale. L'offensive de Broussilov détruisit l'Autriche-Hongrie en tant que force indépendante tout en capturant des centaines de milliers de prisonniers allemands et autrichiens.

Comme l'armée soviétique s'est appuyée sur des éléments limités de l'expérience militaire de la Russie tsariste à ses propres fins (et en effet, Broussilov a continué à servir l'Armée rouge après la révolution), l'offensive Broussilov a fait l'objet d'une étude intensive, y compris par Svetchine lui-même. Le verdict de Svetchine sur Broussilov n'était cependant pas élogieux. Tout en reconnaissant l'exploit de Broussilov, Svetchine lui reproche de s'être contenté d'un succès tactique et de gains progressifs, et de ne pas avoir profité d'une occasion pour passer de l'attrition à l'anéantissement. Dans les circonstances de 1916, alors que la France et l'Allemagne étaient épuisées par la bataille de Verdun et que l'Autriche-Hongrie était de plus en plus proche de l'effondrement, la poursuite de l'anéantissement en tant qu'objectif opérationnel aurait pu créer la possibilité d'une victoire stratégique. Svetchine, le partisan supposé de l'usure, a critiqué Broussilov, le plus grand général russe de la Première Guerre mondiale, pour son incapacité à abandonner l'attrition pour la destruction.

L'occasion de la critique de Svetchine fut une réunion publique de la Commission militaro-historique de la Russie soviétique pour évaluer la campagne de Broussilov le 27 août 1920, alors que la guerre civile russe faisait toujours rage. Svetchine ouvrit la session en soulignant l'importance et la signification historique de ce que le front sud-ouest de Broussilov avait accompli.

Dans les jours qui suivirent le début de l'offensive le 22 mai/4 juin 1916, les quatre armées constitutives du front du Sud-Ouest (du nord au sud, les 8e, 11e, 7e et 9e) avaient percé d'énormes trous dans les lignes autrichiennes, infligeant des pertes massives et plongeant le haut commandement autrichien dans un état de panique croissante. La 8e armée la plus septentrionale, sous le commandement du général cosaque Alexeï Maksimovitch Kalédine, avait remporté le plus grand succès, créant une brèche de 30 miles avant la ville de Loutsk, ouvrant la voie aux principaux centres de transport et de communication de Kovel' et Lviv (L'vov, Lemberg). La prise de l'un ou l'autre entraverait le retrait autrichien, et les Autrichiens manquaient de réserves pour combler la brèche par laquelle se déversaient les divisions russes. La résistance autrichienne s'effondrait et le moment était venu de détruire complètement les forces autrichiennes en Ukraine, si seulement l'occasion pouvait être saisie.

Mais Broussilov a fait un choix fatidique. Le 25 mai/7 juin, alors que la 8e armée de Kalédine avait taillé un énorme saillant dans les lignes autrichiennes, Broussilov exhortait toujours Kalédine à « poursuivre énergiquement l'ennemi, ne le laissant pas se reposer. Vous devez vous efforcer d'atteindre la ligne de la rivière Styr le plus rapidement possible. Fais suivre ton artillerie lourde, mais n'attends pas qu'elle attaque l'ennemi en retraite, car ce que tu reçois en cadeau aujourd'hui, demain, tu devras te battre pour cela. » Dès le lendemain, cependant, Broussilov avait changé d'avis de manière surprenante. Tout en disant à ses armées que « les succès tactiques obtenus par les armées de notre front [sud-ouest] doivent être transformés en une opération stratégiquement complète », il a dit à la 8e armée de Kalédine, celle qui avait le plus grand potentiel de percée stratégiquement vitale, de « renforcer ses positions sur le Tyr », c'est-à-dire là où ses éléments centraux avaient remporté le plus grand succès. Au lieu de mettre l'accent sur l'exploitation de la percée qui avait déjà été réalisée, Broussilov ordonna plutôt à la 8e de pousser en avant sur ses flancs, contre les forces autrichiennes ininterrompues. Le centre avancé devait s'arrêter ; les flancs à la traîne avancer. Broussilov comptait plus sur une percée de cavalerie (contre l'infanterie retranchée) du IVe corps de cavalerie de la 8e armée sur l'aile droite (nord) de la 8e armée et de l'ensemble du front sud-ouest. Svetchine considérait cela comme une terrible erreur (bien qu'il se soit trompé de date d'un jour) :

« Le front sud-ouest a donné l'ordre au VIIIe corps d'armée de s'arrêter et à l'ensemble de la 8e armée d'égaliser ses lignes. Dans le cadre de cette directive, la seule unité à recevoir une tâche active était le IVe corps de cavalerie sous le commandement du célèbre général Gillenschmidt, coureur, chasseur... Ainsi, à un moment où, sur le front de la percée, nos unités se déplaçaient librement et ne disposaient que de cavalerie pour une frappe en profondeur sur les arrières de l'ennemi, sur le flanc droit, une masse de cavalerie effectuait une manœuvre inutile qui ne produisait aucun résultat. »

Les conséquences de cette incapacité à exploiter les opportunités, selon Svetchine, ont été énormes.

« La situation générale sur le front du Sud-Ouest s'était développée de telle sorte que l'objectif était maintenant toute l'armée autrichienne, Lviv, les approvisionnements, toute l'organisation de l'armée. Le 25 mai/ 7 juin ont marqué le moment critique de la guerre, où, si nous avions eu assez d'esprit, nous aurions pu sortir de la guerre de position et passer à une vaste opération de manœuvre. Cependant, nous n'avions pas assez d'esprit et, au lieu de faire un bond en avant, nous avons commencé à nous inquiéter de consolider ce que le front avait déjà capturé. Au lieu de laisser les retardataires rattraper nos unités brillantes, nous avons fait en sorte que nos unités se mettent au niveau de la médiocrité. »

Les forces de Broussilov reprirent leur offensive au cours des jours suivants, mais une occasion vitale avait été perdue. Les Autrichiens et leurs alliés allemands gagnèrent du temps avec l'offensive interrompue de Broussilov pour rassembler des réserves afin de contenir la percée de Broussilov et de rétablir l'équilibre.

En fait, Svetchine était plus dur avec Broussilov que le dossier documentaire ne peut le justifier. Kalédine, le subordonné de Broussilov, n'était certainement pas un commandant

dynamique. Le haut commandement russe porte également une part de responsabilité. Tandis que Svetchine pensait que la Stavka avait essayé, le 27 mai/9 juin, de convaincre Broussilov de reprendre son offensive, en fait, les ordres réels du haut commandement à Broussilov ce jour-là approuvent le plan de Broussilov pour que la 8e armée dépense ses forces dans des efforts finalement vains du IVe corps de cavalerie pour avancer sur le flanc droit (nord) de la 8e armée. Néanmoins, Broussilov n'a pas contesté l'argument fondamental de Svetchine selon lequel une énorme opportunité de transformer le succès tactique et opérationnel en une véritable victoire stratégique avait été gâchée en n'exploitant pas la percée de la 8e armée. Les forces de Broussilov avaient attaqué directement les troupes autrichiennes retranchées plutôt que de contourner et d'isoler les centres de résistance autrichiens restants. Broussilov, qui était présent à la discussion et a répondu à Svetchine, ne pouvait que blâmer Kalédine, ses supérieurs à la Stavka et les autres commandants du front russe pour son échec.

Il ne s'agit pas ici de la justesse de la critique de Broussilov par Svetchine, mais de sa nature. Broussilov avait réussi précisément le genre de succès d'usure généralement et à tort considéré comme ce que Svetchine visait : des victoires limitées et locales qui, avec du temps et des efforts, épuiseraient et vaincraient un ennemi. Ce que Svetchine a en fait vu en 1916, c'est l'échec fatal à saisir une opportunité de succès stratégique par un coup audacieux visant à l'anéantissement opérationnel ou même stratégique : l'exploitation audacieuse de la percée de Loutsk pour pousser plus loin, vers Kovel ou Lviv, coupant les forces autrichiennes en retraite et peut-être chassant l'Autriche de la guerre. Svetchine a déclaré que « l'offensive n'a pas été arrêtée par l'ennemi, mais [...] sur ordre du commandant du front du Sud-Ouest. » C'était aller trop loin, car il y avait une faute à partager entre la Stavka et Kalédine, et pas seulement Broussilov. Mais l'évaluation de Svetchine de ce qui avait été perdu est toujours d'actualité, et c'était précisément la chance d'anéantir l'ennemi : « Devant nous, nous avons de l'espace pour manœuvrer, et au lieu de cela, nous avons cherché une défense et cherché un retour rapide à la guerre de position. » L'insistance de Svetchine sur le pouvoir des circonstances – qu'aucune approche de la guerre ne pouvait être approuvée sans une compréhension claire du moment et du lieu particuliers qui la rendaient appropriée – était éminemment claire en 1920. L'échec de Broussilov, dans l'esprit de Svetchine, était exactement ce pourquoi Svetchine a trop souvent été rejeté : se contenter de l'usure et rejeter la destruction.